

Mais Richard de Bury vivait avant l'invention de l'imprimerie ; il était un collectionneur de manuscrits, et le bibliophile moderne, tout en respectant et admirant la passion de Richard de Bury, ne le considère pas comme un de ses ancêtres en bibliophilisme. Le goût des livres ne remonte véritablement que jusqu'à la Renaissance, lorsque l'usage du papier et l'invention de l'imprimerie eurent transformés en volumes les manuscrits si embarrassants du moyen âge.

Ces innovations firent surgir une nouvelle classe de bibliophiles qui s'occupèrent de la beauté matérielle des livres, de la solidité de leur reliure et de la décoration artistique de cette enveloppe qui les préserve des injures du temps. De là vint ce qu'on appelle les *éditions de luxe*, de là naquit l'art de la reliure, ces deux sources de bonheur pour le bibliophile. Par conséquent le bibliophile moderne a pour ancêtres les grands collectionneurs du seizième siècle, les Italiens Maioli, le cardinal Bonelli, le docteur Demetrio Canevari, le Doge Cicogna, le trésorier Jean Grolier, le président de Thou, et les rois collectionneurs François Ier, Henri II, Henri III, Henri IV, ainsi que Diane de Poitiers et Catherine de Médicis. Le bibliophile n'est pas heureux s'il ne possède quelques volumes reliés ornés des armes ou de la devise d'un de ces fameux amateurs de livres, et en encourageant lui-même la production des beaux ouvrages, il suit les traditions de Grolier et de Maioli dans leurs rapports avec les grands imprimeurs de Venise, de Rome et de Paris. Les vieux connaisseurs faisaient faire du papier et du parchemin expressément pour eux. Ce sont eux qui ont inventé le papier *magna charta*, c'est Grolier qui exigeait de grandes marges. Ce goût pour les belles éditions, les grandes marges, le papier de choix, les reliures élégantes était particulier à la France et à l'Italie, et la supériorité de ces deux contrées, surtout de la France, dans tout ce qui a rapport au côté artistique des livres et de leur couverture, est demeurée si évidente et si indiscutable que quelques-uns des principaux ornements des collections anglaises, russes, allemandes et autrichiennes sont des livres français, de même qu'en fait de bibliographie les Français sont encore les maîtres du monde. Ainsi les manuels anglais, depuis Dibdin jusqu'à Andrew Lang, parlent toujours des Français, et l'ouvrage de ce dernier, *The Library*, n'est qu'un plagiat effronté des livres de Janin, Uzanne et Rouveyre.

L'histoire du bibliophilisme dans le dix-septième et dans le dix-huitième siècle est un sujet trop vaste pour être même effleuré ici. Qu'il suffise de dire que, quoique le goût n'en soit jamais disparu, il y a une lacune entre les connaisseurs du seizième siècle et ceux du dix-neuvième. Notre époque est véritablement l'âge d'or des livres, et cet âge d'or, commencé il y a soixante-dix ans, atteint de nos jours son apogée. L'ère de ce qu'on peut appeler les *prix fantaisistes* pour les livres date de 1860, ainsi que nous le verrons plus loin. Mais en France, pendant le dix-septième siècle, siècle où l'Europe était pauvre, on ne trouve guère de bibliophiles. De plus, les Jansénistes avaient qualifié les beaux livres, d'objets de vanité futile. En un mot, dans le dix-septième siècle les livres n'avaient de valeur commerciale que selon leur utilité, ils faisaient partie du mobilier, et quand un parvenu installait sa maison le meublier fournissait les livres. Les reliures, dont les beaux ouvrages valent maintenant leur pesant d'or, étaient regardés comme de simples artisans, et c'est par hasard que quelques-uns de leurs noms ont échappé à l'oubli. Il en fut de même dans le dix-huitième siècle, Voltaire dit que les beaux livres n'ont aucune valeur. Les rares bibliophiles du temps étaient tournés en ridicule. On a la preuve du peu de valeur commerciale qu'avaient alors les livres comparé à ce qu'ils valent aujourd'hui, dans les catalogues de vente de l'époque. La collection du comte d'Hoym, magnifiquement reliée en veau et en maroquin, fut à peu près donnée. Par exemple, l'édition de Marot, de 1536, et une copie de l'*Adolescence Clémentine*, de 1538, se vendirent ensemble pour trois livres, la livre correspondant au franc de ce temps-là ; et le Villon, en lettres rondes, imprimé avant 1540, se vendit huit livres dix sols. Ces livres sont maintenant évalués à \$300 chacun. Aussi tous les collectionneurs de ce temps-là, Cisternay, Rothelin, Girardot de Préfond, n'attachent aucune valeur au maroquin ou à la dorure, ils ne s'occupent que du sujet que traite l'ouvrage, et le prix qu'ils en donnent nous paraît minime au point d'en être ridicule.

En voyant les sommes fabuleuses qui sont données de nos jours pour des vieux livres, on se demande qu'elle est l'explication de ce phénomène. C'est tout simplement que le nombre de livres dignes d'être achetés à n'importe quel prix est très restreint, que ce nombre n'est guère susceptible d'augmenter, tandis que les bibliophiles augmentent en nombre et en richesse, puisque ce siècle est plus riche qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, et que le niveau des grandes fortunes monte toujours. Une autorité en ces matières, M. Paul Lacroix, le savant bibliophile Jacob, range les bibliophiles de nos jours au-dessus de tous leurs prédécesseurs anciens et modernes. Les collectionneurs de 1830, Guilbert de Pixérécourt, Nodier, De Ganay, et les

autres du commencement du siècle, qui ont tant contribué à faire revivre le bibliophilisme, n'avaient que de pauvres bibliothèques. Leurs éditions, leurs reliures, leurs goûts ne peuvent être comparés avec ceux des hommes de notre temps. La bibliothèque de Pixérécourt fut vendue \$12,800, celle de Nodier, \$12,000, l'immense collection dramatique de Soleinne, \$28,000. Dans ces dernières années les collections de Léopold Double et du baron Pichon se vendirent chacune \$80,000. La première vente de la librairie d'Ambroise Firmin Didot a produit \$188,000 et le tout ensemble produira certainement \$400,000. Comparez ces chiffres avec les 5,668 articles de la bibliothèque du duc de la Vallière, vendus en 1783 pour un total de 464,677 livres.

Ces comparaisons nous font voir un autre contraste entre les bibliophiles français de nos jours et les bibliophiles non seulement des siècles passés, mais ceux d'il y a quarante ans seulement. Les bibliophiles modernes sont de meilleurs juges, de plus délicats connaisseurs, et par conséquent ils sont plus difficiles à contenter que leurs prédécesseurs. Ils sont plutôt bibliophiles que collectionneurs ; ils tiennent à la qualité beaucoup plus qu'à la quantité, leurs prédécesseurs comptaient leurs livres par milliers, eux comptent leurs trésors par dizaines tout au plus. J'ai sous les yeux un catalogue anonyme : "Mes livres" 1864-73, consistant en 153 volumes qui avaient coûté à leur propriétaire la somme de \$30,000. Le baron James de Botschild avait, dans un petit meuble de Boule, 100 volumes qui lui avaient coûté \$20,000 et qui valaient beaucoup plus. De nos jours lorsque vous entendez parler d'une belle collection de livres, figurez-vous un meuble très élégant contenant tout au plus 200 ou 300 volumes. Les bibliothèques privées sont très rares. A Paris, à part les bibliothèques spéciales des gens de lettres, je ne connais que deux collections pour lesquelles on n'a épargné ni l'espace, ni la dépense, ni les raretés, ce sont celles de feu le baron James de Rothschild, contenant plus de 100,000 volumes et celle du duc d'Aumale, qui est splendide et qui est maintenant installée à Chantilly.

Les collectionneurs français modernes—et je vois que les collectionneurs anglais suivent beaucoup en cela les usages français—peuvent être divisés en huit ou neuf catégories, et presque tous ont un même lien de sympathie, qui est le goût de la belle reliure. C'est un sujet si délicat, si délicieux, rempli de jouissances si variées et si profondes, qu'un bibliophile n'en parle pas à la légère, sommairement ou incidemment, il faut le traiter dans tous ses détails avec le respect qui est dû à un si bel art. Ce que nous appellerons la première catégorie de bibliophiles est composée des amateurs des anciennes reliures, des reliures des artistes italiens et lyonnais du seizième siècle, des chefs-d'œuvre de Derome, Padeloup, LeGascon, Duseuil, Boyet, etc. ; la seconde catégorie comprend les amateurs qui aiment également les anciennes et les modernes reliures ; la troisième, ceux qui préfèrent à toutes les autres les reliures contemporaines, les élégantes éditions de Didot, Lefebvre, Jouanet, Quantin, Lemerre, Rouveyre, Willem et Liseux, ornées de merveilleuse façon par Petit, Capé, David, Trautz-Bauzounet, Lortic, ou Marius Michel ; les amateurs de la 4^{me} catégorie recherchent les éditions originales appartenant au dix-septième siècle, des grands classiques français ; la cinquième catégorie comprend ceux qui admirent les livres illustrés du dix-huitième siècle, avec les planches de Eisen, Cochin, Gravelot, Moreau, Marillier ; des hommes qui paient \$400 pour les "Baisers" de Dorat, \$1,200 pour les "Chansons" de Laborde, \$500 pour le La Fontaine illustré par Oudry ; dans la sixième catégorie nous avons les collectionneurs des curiosités de la littérature des siècles passés, des premières éditions des poèmes du seizième siècle, des romans de chevalerie, et des vieilles légendes ; dans la septième, nous placerons les amateurs des ouvrages gothiques français, dans la huitième le petit nombre de ceux qui achètent encore des Elzevirs, et dans la neuvième les quelques collectionneurs français qui recherchent les livres rares étrangers, tel que l'Aldine Dream of Poliphil, ou le Valdarfer Boccaccio, qui a été acheté pour \$11,300 à la vente de Roxburgh. Quant aux collectionneurs de manuscrits et incunables, ils sont si rares de nos jours qu'il n'y a pas besoin de les mentionner.

Les critiques et les satiriques, qui méprisent les bouquinistes, les accusent, entr'autres choses, d'être esclaves de la mode. Ils sont certainement influencés par la mode, mais ce n'est pas seulement par caprice. Les changements tiennent à l'histoire littéraire et politique de l'Europe, et leurs causes sont du domaine de la science de la sociologie. A la Renaissance, les humanistes mirent à la mode les classiques grecs et latins. Cette mode dura aussi longtemps que dura la suprématie de la langue latine comme langue des diplomates et des savants—c'est-à-dire jusque vers la fin du dix-huitième siècle—et les belles éditions des classiques eurent beaucoup de valeur.

A la vente des livres du comte d'Haym, les folios de dissertations latines, Spanheim et Montfaucon se vendirent plus cher qu'aucun autre livre. Mais avec l'émancipation littéraire des langues modernes, la supréma-

tie du latin commença à décliner. Les Voltairiens veulent renier le passé ; et vers la fin du dix-huitième siècle, l'Europe cherche à refaire l'histoire. Les humanistes, pour discréditer de plus en plus la langue vulgaire, avaient attribué un caractère odieux au moyen âge. "Le barbarisme du moyen âge" fut inventé, comme phrase et comme idée, par les humanistes, et on y croit encore. La réaction, commencée par eux, fut continuée pour d'autres motifs par les réformateurs, les Jansénistes et par les Voltairiens, qui, tous avaient une haine étrange pour le passé féodal, et qui encouragèrent la guerre contre le régime social qui les avait précédés, ce qui fit dire à DeMaistre que "l'histoire durant trois siècles eut l'air d'une conspiration contre la vérité."

Après la grande révolution française, les hommes du dix-neuvième siècle s'aperçurent que la civilisation ne date pas d'hier. Ceci leur fit reconsidérer ce passé que les révolutionnaires avaient renié. La révolution avait démolie les dernières ruines du régime féodal. Il était impossible d'en reprendre les usages et les institutions, mais il était possible de les regretter, de les étudier et d'en chérir les reliques. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle fut en cela la part des bibliophiles. C'est à leurs recherches, à leur manie, selon l'expression consacrée, que sont dus en grande partie la réhabilitation du moyen âge, le mouvement romantique, les changements dans la manière d'écrire l'histoire, la reconstitution de la vie domestique, publique, intellectuelle et artistique du passé, la création de musées, le nombre toujours croissant des bibliothèques publiques et privées. Par eux furent sauvés tant de reliques du passé, tant de souvenirs de nos ancêtres qui tiennent aux fibres mêmes de notre cœur !

Le crédit de tout cela n'est pas dû exclusivement aux Français. L'Angleterre et l'Allemagne prirent part à l'impulsion littéraire et donnèrent l'exemple en recherchant et en conservant pieusement les débris des civilisations précédentes. Pendant bien des années, les épiciers français n'ont-ils pas enveloppé leur chandelle dans les feuillets de précieux volumes, arrachés aux bibliothèques du moyen âge ? Ne devons-nous pas à ces marchands de poivre la disparition des chapitres qui manquent dans les œuvres de Tite-Live, de Tacite, de Cicéron, et dans les tragédies d'Ovide ? Que de volumes, reliés en maroquin, ornés des armes de la noblesse exilée, furent envoyés, pendant la Révolution, au patriote-propriétaire du "Mortier doré" ou de la "Cloche d'argent !" En vérité, sans l'invasion étrangère, il est probable que nous aurions perdu tous les beaux ouvrages de Dom Calmet, des Bollandistes, des Bénédictins de St-Maur, sans compter les piles d'autographes, de parchemins, de mémoires, de catalogues, de précieux volumes de toutes sortes, qui n'attendaient que leur tour pour servir à envelopper de la cassonade.

Les richesses de la bibliothèque de l'Hermitage, à St-Petersbourg, et celles des grandes bibliothèques publiques et privées en Allemagne et en Angleterre, sont une preuve évidente du service rendu aux lettres par les Saxons, les Teutons et les Slaves, bottés et éperonnés, qui emportèrent en triomphe dans leur propre pays les précieuses dépouilles ramassées sous les pieds des Français.

Le bibliophilisme et le bouquinisme, bien qu'ils soient influencés par la mode, ne sont pas simplement des manies. Ils sont une manifestation de la révolution qui s'est faite dans les usages, un retour de la conscience nationale vers le passé d'une race, un témoignage de patriotisme, consistant dans le respect pour les croyances, les usages et les institutions qui ont fait la gloire d'un pays. Ces remarques ne s'adressent pas seulement à la grande et vigoureuse nationalité française qui impose au monde sa littérature, ses arts et ses modes, mais à toute nation qui a une histoire.

Pour en revenir encore une fois au bibliophilisme pratique ; c'est cette réaction qui explique et justifie l'immense valeur commerciale qu'ont maintenant les livres vieux et rares, comparée à ce qu'elle était il y a cent ans, voire même cinquante ans. Les livres rares n'ont aucune valeur, disait Voltaire. A ce compte-là, les peintures de Raphaël n'ont pas de valeur, et il est clair que si les diamants se trouvaient en abondance dans la boue et le fumier, les femmes ne daigneraient pas les ramasser pour s'en parer. Non, étant donné l'amour des livres, un volume n'a de valeur qu'autant qu'il est rare. Bien plus, puisque les livres sont devenus des reliques, qui prennent dans nos foyers la place des dieux lares et des pénates des romains ou de la Madone du moyen âge, ils acquièrent une valeur relative. Ainsi, à la vente de Didot, un *Sannazar* (1 vol. in-8 Aldus, 1535), d'une valeur intrinsèque de \$10, fut vendu \$1,160, parce que cet exemplaire avait appartenu à Grolier, qu'il l'avait fait relier et qu'il était orné de ses armes. C'est pour la même raison que des sommes énormes sont payées pour des volumes ayant appartenu à Diane de Poitiers, à Canevari, à De Thou, à Louis XIII et à d'autres illustres collectionneurs. En calculant la valeur d'un livre, il faut prendre en considération les qualités artistiques et du livre et de sa reliure, et c'est en cela qu'excellent les amateurs modernes.